



Histoire & mesure

XXIII - 2 | 2008
Art et mesure

Michael R. HAINES & Richard H. STECKEL (eds.), *A Population History of North America*

Cambridge, Cambridge University Press, 2000, xxiv-736 p.

Jean Heffer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3583>
ISSN : 1957-7745

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2008
Pagination : 259-264
ISBN : 978-2-7132-2194-1
ISSN : 0982-1783

Référence électronique

Jean Heffer, « Michael R. HAINES & Richard H. STECKEL (eds.), *A Population History of North America* », *Histoire & mesure* [En ligne], XXIII - 2 | 2008, mis en ligne le 20 janvier 2009, consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/3583>

nir les mises à jour inéluctables, sans qu'il faille attendre trente ans. La collection témoigne de la vitalité de l'histoire quantitative outre-Atlantique, même si elle n'est pas dominante dans la corporation des historiens. On aimerait disposer d'un travail équivalent pour l'Angleterre ou pour la France. Ce n'est pas le cas. Pour ce qui est des historiens français, espérons qu'ils seront moins tièdes pour mettre les mains dans le cambouis du quantitatif, certes parfois aride, austère et ingrat, mais combien plus solide finalement que les élucubrations postmodernes !

Jean Heffer

Michael R. HAINES & Richard H. Steckel (eds.), *A Population History of North America*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, XXIV-736 p.

L'ouvrage dirigé par Michael Haines et Richard Steckel, deux historiens économistes versés dans la démographie, comble un vide. Si on disposait de synthèses, pas très récentes, sur les différents pays du continent nord-américain, on ne possédait pas de vision globale. Il est vrai qu'une histoire de la population de l'Amérique du Nord ne va pas de soi, surtout après 1492 et plus encore à partir de la fin du XVIII^e siècle. Le concept d'Amérique du Nord, réunissant des aires aussi différentes que les Caraïbes, le Mexique, les États-Unis et le Canada, est une construction artificielle, même si, à l'époque précolombienne et au XX^e siècle, les phénomènes migratoires tissent des liens entre elles. Aussi Haines et Steckel ont-ils bien fait de diviser les treize chapitres entre des espaces nationaux : cinq sur les États-Unis, dont deux sur les Africains-Américains, trois sur le Canada, deux sur le Mexique, un sur les Caraïbes et deux sur les Indiens autochtones. Les recherches en démographie historique ont tellement progressé ces trois dernières décennies qu'il était temps de présenter des mises au point sur l'état des questions. Les meilleurs spécialistes ayant été sollicités, on trouvera ici un bilan précis des connaissances dispersées dans de nombreux ouvrages et articles, comme l'attestent les imposantes bibliographies à la fin de chaque chapitre ; sur le Canada, Marvin McInnis apporte même des contributions originales. Sur le fond, les catégories d'analyse de la démographie sont désormais bien établies ; il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve, partout où l'on dispose d'un minimum d'informations, des études sur la mortalité, la fécondité, la nuptialité et les migrations, sans qu'il soit possible pour l'instant de recourir aux méthodes actuelles les plus sophistiquées⁸. La démographie historique dépend de la qualité de ses sources (encore faut-il faire preuve d'imagination pour en inventer de nouvelles !). Si le Canada français de l'époque coloniale est favorisé de ce point de vue, il n'en va plus de même du Canada sous domination britannique au XIX^e siècle ; de même, les statistiques de mortalité aux États-Unis au XIX^e siècle laissent beaucoup à désirer. Quant au Mexique, le retard est encore plus net.

8. Voir l'ouvrage novateur d'Hervé LE BRAS, *La démographie*, Paris, Odile Jacob, 2005.

Russell Thornton couvre l'histoire de la population indienne jusqu'à nos jours. Dans les controverses sur l'évaluation de cette population avant l'arrivée des Européens, il se situe plutôt dans le haut de la fourchette, avec des chiffres cependant inférieurs à ceux de Henry Dobyns : il y aurait eu 7 millions de *natives*, dont 5 aux États-Unis et 2 au Canada. Ces autochtones souffraient de maladies, mais rien de comparable au choc microbien qui commence au *xvi*^e siècle et prend de l'ampleur au siècle suivant. La dépopulation n'est toutefois pas due uniquement aux épidémies : il faut tenir compte des guerres, des transferts de populations et de la destruction des bases économiques tribales, qui ont des effets indirects plus dévastateurs que les effets directs. Au *xix*^e siècle, période pour laquelle l'on dispose de meilleures données, la dépopulation continue. En Californie, après la ruée vers l'or, on peut même parler d'un génocide, mais cet État est un cas spécial. Ailleurs, on observe de grandes différences de survie d'une tribu à l'autre, en fonction de l'expérience dans les réserves, des types d'organisation antérieures et de l'ouverture aux intermariages. Au *xx*^e siècle, la population *native* croît de nouveau aux États-Unis et au Canada et Russell prévoit qu'au siècle suivant, on passera des « anciens » autochtones attachés à leur tribu à une prédominance des « nouveaux », avec ou sans attache tribale. Douglas Ubelaker propose des chiffres de population très inférieurs à ceux de Thornton : 1,9 million en 1492 ; il réfute l'image d'une Amérique précolombienne « paradisiaque » chère à Dobyns. L'Amérique du Nord n'était pas un milieu sans maladie. Synthétisant les travaux de paléopathologie sur les os, Ubelaker donne une longue liste de celles qui affectaient les autochtones : tuberculose, syphilis, caries dentaires liées à la consommation de maïs et de miel, anémie, traumatismes causés par les guerres (comme l'attestent les restes des personnes massacrées à Crow Creek, dans le Dakota du Sud, vers 1325). Loin d'être idyllique, l'Amérique du Nord d'avant 1492 était un environnement où la morbidité et la mortalité étaient non seulement élevées, mais encore en voie d'augmentation, à cause de la hausse de la densité de population et des changements alimentaires induits par la sédentarisation. L'arrivée des Européens n'a pu que noircir un tableau déjà très sombre.

La connaissance de la démographie des Français installés dans la vallée du Saint-Laurent avant 1760 bénéficie d'une source excellente, le registre de la population du Québec ancien. Quatre Québécois, Hubert Charbonneau, Bertrand Desjardins, Jacques Legaré et Hubert Denis, en font une analyse approfondie, résumée dans trois tableaux concernant la nuptialité (p. 116), la fécondité (p. 123) et la mortalité (p. 126). Aucune population coloniale n'est aussi bien connue. Peu nombreuse (70 000 habitants en 1760), elle est issue d'un petit nombre d'immigrants, dont une forte proportion de soldats, arrivés essentiellement en trois vagues (1663-1673, 1683-1693, 1755-1759). Les deux tiers des Québécois francophones actuels descendent des 1 500 hommes et 1 100 femmes arrivés avant 1680. De ce point de vue, le poids des pionniers est primordial. La croissance démographique très forte (+ 2,5 % par an) est due à une mortalité relativement faible – qui augmente cependant au *xviii*^e siècle, du fait de l'urbanisation et d'une plus grande densité – et à une haute fécondité, proche de la fécondité naturelle (7 à 8 enfants par femme). Après

la conquête anglaise, on entre dans une ère statistique beaucoup moins solide, dont Marvin McNinn souligne les zones d'ombre : on connaît finalement peu de choses sur la mortalité. Cela ne l'empêche pas de construire un récit plausible, en trois phases. De 1761 à 1811, l'immigration est forte, venant principalement des États-Unis. De 1815 à 1861, au contraire, elle provient surtout des Îles britanniques (Irlande, Écosse). Dans les années 1830, il y a autant d'immigrants qui arrivent au Canada qu'aux États-Unis, puis la situation se renverse complètement pendant les deux décennies suivantes. McNinn attribue la croissance de ces années-là essentiellement au croît naturel, de l'ordre de 3 % par an, bien que ce chiffre reste conjectural. Le calcul d'un indice de fécondité générale comme le produit d'un indice de fécondité maritale et d'un indice de nuptialité lui permet de mettre en valeur les oppositions géographiques entre le Québec, l'Ontario et les Provinces maritimes. Néanmoins, les régressions expliquant ces indices par la disponibilité de terres cultivables présentent des coefficients faibles, voire nuls (p. 399).

On retrouve le même souci des nuances dans l'analyse des quatre dernières décennies du XIX^e siècle, moment où le Canada se dote de recensements périodiques. Contrairement à la précédente, c'est une période d'émigration massive vers les États-Unis, une véritable « hémorragie » (p. 417). Les estimations de McNinn tendent à diminuer sensiblement les chiffres retenus antérieurement, surtout pour les années 1870 et 1880. Bien que très forte, l'émigration apparaît donc plus faible qu'on ne le disait. Pourquoi tous ces départs ? La prétendue Grande Dépression n'y est pour rien. Les terres cultivables à l'époque sont presque toutes occupées ; l'industrialisation aurait pu être un substitut, d'autant plus que les salaires canadiens étaient plus bas que les salaires américains, mais les tarifs protectionnistes imposés par le voisin du Sud défavorisent certaines branches manufacturières. En outre, la géographie du Canada incite davantage à émigrer vers les États-Unis que vers les autres provinces. Toutes ces hypothèses restent à approfondir, car, comme le dit McNinn, « on est loin d'avoir fourni un récit cohérent du développement économique du segment canadien de l'Amérique du Nord » (p. 427). La transition de la fécondité reste tout aussi énigmatique : le tableau en est « très compliqué » (p. 407). De toute façon, une moyenne canadienne n'est pas significative, car il y a « deux cultures de la fécondité » (p. 409). Pour l'Ontario, « l'enquête portant sur le déclin intrigant et précoce de la fécondité a à peine commencé » (p. 414) ; de même au Québec, où la fécondité reste très élevée, bien qu'elle ne soit pas uniforme, notamment dans certains comtés ruraux, dont le déclin précoce doit encore faire l'objet de recherches futures. L'étude de la mortalité canadienne ne repose sur de bonnes statistiques qu'à partir des années 1920. Le début du XX^e siècle marque un vif contraste avec le demi-siècle précédent : le Canada redevient un pays de forte immigration, surtout entre 1900 et 1914, quand s'ouvrent à la mise en valeur les grandes plaines de l'Ouest, domaine de la culture du blé, puis après la Seconde Guerre mondiale, quand 20 à 30 % de la croissance nette de la population est due à l'immigration – ce qui signifie que l'essentiel est imputable au croît naturel, malgré la chute du taux de fécondité plus précoce dans les provinces anglophones qu'au Québec et grâce à la baisse très forte de la mortalité. McNinn est attentif aux similitudes et aux différen-

ces avec ce qui se passe aux États-Unis, les deux pays ayant connu un *baby boom* après 1945, puis un *baby bust* à compter de la fin des années 1950. Lors de ce dernier épisode, le Québec perd sa spécificité : il n'y a plus de composante religieuse. Le déclin de la fécondité est imputable à l'élévation du niveau d'éducation, à la participation accrue des femmes à la force de travail et à une gestion mieux maîtrisée de la reproduction, domaines sur lesquels les recherches sont encore insuffisantes.

Dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord, à l'inverse du Canada, l'absence de recensement global et de registres paroissiaux laisse planer beaucoup d'incertitudes. Néanmoins, les travaux récents ont amélioré nos connaissances. Comme l'indique Henry Gemery, la population blanche augmente de 7,1 % par an au xvii^e siècle et de 2,9 % au xviii^e. Cette croissance différentielle est due à une immigration relativement importante au xvii^e siècle, alors que le croît naturel assure l'essentiel de la poussée démographique du siècle suivant. Malgré une forte dispersion des résultats selon les sources utilisées, Gemery explique le croît naturel d'une part par la fécondité élevée, due à la précocité des mariages et à la très faible proportion de femmes célibataires, d'autre part par un taux de mortalité nettement plus faible qu'en Europe, malgré des contrastes accentués entre le Sud, où sévissent la malaria et la fièvre jaune, et le reste du pays, plus salubre, et entre les villes et les campagnes. On ne saurait donc parler d'un régime démographique unique, mais plutôt d'une même expérience. Pour l'étude de la population blanche entre 1790 et 1920, Michael Haines bénéficie de meilleures statistiques : celles des recensements décennaux dès l'établissement du régime fédéral et des recensements effectués par des États ; mais l'enregistrement des naissances et des décès laisse à désirer tout au long du xix^e siècle. Le Massachusetts publie les premières « statistiques vitales » en 1842, mais il faut attendre respectivement 1900 et 1915 pour que soient créées les zones d'enregistrement des décès et des naissances, la généralisation n'intervenant qu'en 1933. On doit donc se contenter de mesures indirectes. Les travaux ont suffisamment avancé pour qu'on se fasse une bonne idée de la transition démographique aux États-Unis. La fécondité baisse dès 1800, plus précocement qu'en Europe, à l'exception de la France, un pays qui a connu lui aussi une expérience révolutionnaire et où la petite propriété de la terre est répandue. La mortalité, au contraire, diminue bien plus tardivement, à la fin du siècle. Le taux de croissance naturelle a donc tendance à baisser, mais l'immigration maintient une forte expansion de la population. Pour rendre compte du déclin de la fécondité, M. Haines expose et discute plusieurs théories. D'abord, celle qui fait du nombre d'enfants par femme une fonction de la disponibilité de terres agricoles : les familles ajustent leur descendance en fonction des biens fonciers qu'elles peuvent léguer en héritage. Cet argument vaut pour un pays à majorité rurale comme l'étaient les États-Unis avant la Guerre de Sécession. Mais ce n'est plus le cas après, quand se développent l'industrialisation et l'urbanisation. Il faut alors faire appel à des arguments de type socioéconomique et culturel. L'essor des marchés du travail non agricole incite les parents à offrir des stimulants matériels plus élevés pour conserver des enfants à la ferme. Pour leurs vieux jours, comme ils peuvent de moins en moins compter sur leurs enfants pour les entretenir, les parents sont poussés à accumuler des actifs qui jouent le rôle de

substitués. Le coût net des enfants ayant tendance à croître avec le développement de l'éducation, les parents remplacent la quantité par la qualité. Il faut aussi ajouter l'effet du déclin de la mortalité. La transition de la mortalité au XIX^e siècle est moins bien connue que celle de la fécondité. Il faut expliquer entre autres l'énigme que constitue la diminution de la taille moyenne des Américains entre 1820 et 1870. Est-ce un effet de la recrudescence des maladies liée à l'urbanisation, à l'immigration, aux mouvements migratoires internes, à la révolution des transports, au changement de régime alimentaire ? Jusqu'aux années 1880, les progrès de la médecine sont limités, les politiques de santé publique très insuffisantes. Tout change au tournant du siècle, avec la diffusion de l'eau pure et du lait pasteurisé, une meilleure ventilation des logements et une amélioration de la formation des médecins.

Du fait de l'expérience de l'esclavage, les Noirs méritent une analyse particulière. À l'époque coloniale, si l'on ne peut pas reconstituer les familles, on dispose de sources fiscales. Les recherches biométriques, anthropométriques et archéologiques apportent des éclairages neufs. Cependant, Lorena Walsh déplore que depuis 1980, l'histoire démographique des esclaves soit devenue marginale face à la vogue de l'histoire culturelle, alors que, sans l'appui de la première, la seconde reste vague. La grande originalité des États-Unis par rapport aux Caraïbes, on le sait, c'est qu'assez rapidement, les Africains-Américains ont eu un croît naturel positif. Les maladies tropicales y sévissaient moins, les planteurs se souciaient davantage de la reproduction de leur main-d'œuvre servile, les conditions de travail dans la culture du tabac étaient moins exigeantes que dans la production de canne à sucre et les esclaves, du fait d'un meilleur équilibre des sexes, pouvaient avoir plus d'enfants. Sur la période 1790-1920, Richard Steckel présente une brillante synthèse, qui s'inspire de ses nombreuses recherches et de celles qu'ont suscitées R. Fogel et S. Engerman. La période de l'esclavage est mieux connue que la suivante. Dans les plantations, le taux de fécondité totale synthétique varie en sens inverse de la taille de l'exploitation ; la thèse du *slave breeding* (le propriétaire élèverait des esclaves pour les vendre) ne semble guère fondée, même si persistent des désaccords sur le pourcentage de familles brisées par l'exode des planteurs vers l'Ouest. Après la Guerre de Sécession, la transition démographique est plus intense chez les Noires que chez les Blanches, pour des raisons générales et spécifiques. Il reste encore beaucoup à faire : « sous maints aspects », conclut R. Steckel, « l'explication du passé démographique a tout juste commencé » (p. 474). C'est *a fortiori* le cas pour les Caraïbes, auxquelles Stanley Engerman consacre un chapitre informé.

Vu l'importance de la matière, Richard Easterlin réussit le tour de force de traiter en une quarantaine de pages la croissance et la composition de la population américaine au XX^e siècle. On y retrouve notamment son explication de l'alternance du *boom* et du *bust* après la Seconde Guerre mondiale. Tout dépend de l'état du marché du travail au moment où une jeune génération y entre et des conditions de vie qui ont modelé ses aspirations pendant l'enfance et l'adolescence. Ceux qui ont connu dans leur enfance la Grande Dépression des années 1930 ont conçu des aspirations modestes, qu'ils ont pu d'autant mieux satisfaire que le marché du travail

après 1945 était favorable aux travailleurs, tant du côté de l'offre que de la demande. Leur optimisme les a incités à augmenter leur fécondité. Ceux, au contraire, qui sont nés dans cette période euphorique ont conçu des aspirations plus exigeantes, alors que la demande s'affaiblissait et que l'offre de travailleurs augmentait du fait du *baby boom* et de la reprise de l'immigration. Pour s'ajuster à la nouvelle situation, cette génération a dû réduire sa fécondité. Cette explication séduisante est en fait *ad hoc*, comme le montre la comparaison de deux graphiques établis par Hervé Le Bras dans son traité de démographie⁹.

L'évolution de la population mexicaine est retracée à travers quatre époques par Robert McCaa et Zadia Feliciano. Elle est très différente de celle des États-Unis et du Canada. S'appuyant sur des données paléopathologiques et paléodémographiques, McCaa, à l'instar de Ubelaker, montre que le Mexique précolombien n'était pas un paradis : « les interprétations ethnohistoriques, mettent en valeur les succès, mais les sources ethnohistoriques attendent encore une enquête sceptique et démographiquement informée » (p. 246). Il reconnaît toutefois qu'après 1519 s'est abattue une catastrophe. Dans les débats entre catastrophistes, modérés et minimalistes, il se situerait plutôt du côté des modérés ; tout dépend de la population estimée en 1519 : « certainement 5 millions, probablement 10, peut-être 15, voire 20 à 25 » (p. 257). La chute des effectifs jusqu'au milieu du xvii^e siècle serait imputable beaucoup plus aux maladies (variole, rougeole, typhus), à l'excès de travail et à la destruction de l'économie indigène qu'aux guerres. La discussion porte sur la fin de la période coloniale : la vision traditionnelle, inspirée de Humboldt, décrit une croissance démographique relativement forte, alors que McCaa, sensible aux crises de famine, penche pour une faible augmentation. Cette révision change le profil de l'évolution sous les premières années de la République : une courbe lissée remplace le plateau traditionnel des années 1830-1855, avant qu'on observe une accélération sous le régime de Porfirio Díaz. La révolution de 1910 bloque temporairement ces progrès. Le xix^e siècle, « le siècle censuré du Mexique indépendant », reste, pour les chercheurs, un terrain à défricher.

Ce survol ne saurait rendre compte de la richesse de toutes ces contributions, qui serviront de base aux recherches à venir. En trois pages de conclusion, Haines et Steckel proposent des programmes : chercher de meilleures estimations de la fécondité et de la mortalité (une enquête sur le Mexique pourrait s'inspirer du traitement des registres paroissiaux du Québec), des causes de décès, des flux migratoires ; procéder à des analyses fines en travaillant sur des échantillons des recensements ; pousser les investigations en anthropologie historique, etc. – le but étant d'éclairer les évolutions à venir par une meilleure connaissance du passé. La démographie historique a encore de beaux jours devant elle.

Jean Heffer

9. *Ibid.*, p. 250 et 254.